Du dur et du moins dur,

ou de la manière dont les lapidaires haut-jurassiens classent les pierres précieuses

Noël BARBE et Anne THIERRY***

> « La taille c'est le marquage des facettes, le polissage, polir c'est faire briller les facettes faites à la taille. »
>
> Un lapidaire jurassien.

L'activité lapidaire, c'est-à-dire le facettage des pierres précieuses se serait implantée dans le Haut-Jura au XVIIIe siècle [1]. La région de Lamoura, qui nous intéresse ici, appartient à l'ensemble géographique, mais également culturel par certains aspects, de l'Arc Jurassien. Du point de vue de l'activité industrielle, on y rencontre, du Nord au Sud :

— le plateau de Maîche qui est l'un des pôles français de la fabrication des montres ;

— la région de Morez où la fabrication des lunettes a relayé l'horlogerie de gros volume et l'industrie lapidaire ;

— la région de Saint-Claude et Moirans où se concentre le façonnage d'objets en bois, qui maintenant coexiste avec le travail des matières plastiques dans le cadre de l'industrie du jouet.

Au-delà de cette division en branches productives, l'Arc Jurassien est caractérisé par une culture technique marquée par « un sens de la

---

* Ethnologue, Chargé de mission, Ministère de la Culture et de la Communication, Mission du patrimoine ethnologique, Paris.

** Ethnologue, Chargée d'études, Développement et Emploi, Paris.

1. Pour plus de détails sur les origines supposées de l'industrie lapidaire dans le Jura, on se reportera à : Barbe (Noël), Lioger (Richard), Les industries jurassiennes : savoir-faire et coopération, Berne ; Berlin ; Frankfurt/M. ; New York ; Paris ; Wien : Peter Lang, 1999. Notamment p. 225-281 : L'industrie lapidaire.

mécanique ». Dans l'industrie lapidaire, ceci se traduit par une fabrication des outils et des machines par les artisans lapidaires eux-mêmes ou par des « mécaniciens de village ». Ces mécaniciens se trouvent à l'intersection de plusieurs des activités pratiquées dans le Haut-Jura. Ainsi l'un d'entre eux a fabriqué des machines non seulement pour des lapidaires mais également pour un pipier, des tourneurs sur bois et des diamantaires. Plusieurs des industries de cette région s'imbriquent avec le lapidaire, qu'elles lui fournissent des débouchés (comme l'horlogerie) ou qu'elles lui fabriquent des outils (les tourneurs par exemple, pour la fabrication des bâtons servant à tenir la pierre durant la taille).

Laissant de côté cette organisation socio-technique, nous nous intéresserons ici à la façon dont les lapidaires classent les pierres qu'ils travaillent, tout en la mettant en relation avec les manières de classer des gemmologues, autre grande catégorie d'acteurs d'un discours sur les pierres, que dans notre langage nous appelons provisoirement précieuses.

1. Une diversité des pierres taillées

Entre les XVIIIe et XXe siècles, les artisans lapidaires ont taillé plusieurs types de pierres.

1.1. Pierres naturelles et pierres fausses

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, date à laquelle les premières pierres synthétiques [1] sont l'objet d'expériences en laboratoire, deux types de pierres sont taillées par les Jurassiens : la pierre fausse et la pierre naturelle ou fine. Pour l'Exposition de 1823, le préfet de Saint-Claude rédige un rapport sur l'état de l'industrie lapidaire. Il souligne ces deux types de pierre :

> « La lapidairerie occupe dans les communes de Septmoncel, des Molunes et de Saint-Claude près de 500 ouvriers pendant une partie de l'année. Ils travaillent principalement sur des pierres factices de diverses couleurs qui imitent assez bien les pierres fines. Ils taillent aussi des cristaux de roche, des pierres fines d'Amérique et même de France » [2].

Il dresse également la liste des pierres taillées dans le Haut-Jura, présentées à la même exposition :

---

1. Pour la définition de ce type de pierres, *cf. infra* §1.2.
2. Archives départementales du Jura, M 3314.

Noms et prénoms des lapidaires	Nombre de pierres fournies par chacun	Qualités	Prix
AICHET Jean Baptiste	1	Fines	
BAVOUX Claude François	4	Fausses	4
BAVOUX Joseph Aimable	15 à 8 pans [1]	Fausses	1,25
BENOIT Olivier	1	Fines	3
BENOIT Jeanne Claudine	4	Fausses	3
BENOIT Claude Joseph	6	Fausses	1
BENOIT Jean Claude	2	Fines	30
CHAVETNOIR Célestin	3	Fausses	3
DELACROIX Joseph Hypollite	1	Fines	3
FORESTIER Jean Joseph	1	Fines	3
FORESTIER Jean Claude	6 à 8 pans	Fausses	0,40
FOURNIER François Xavier	2	Fines	4
FOURNIER Jean Louis	1	Fines	3
GAUTHIER Clerc Daniel	13	Fines	5
GRUET Claude François	3	Fines	12
HUGON JEANNIN Marie Constance	5	Fausses	5
LACROIX RICHE Jean Marie	1	Fausse	0,75
LANÇON Jean Marie	12 à 8 pans	Fausses	1
LANÇON Joseph Alexis	1	Fausses	0,75
LANÇON Françoise	8 à 8 pans	Fausses	0,50
MANDRILLON Joseph Germain	1	Fines	3
MANDRILLON Pierre Joseph	1	Fausse	4

Les pierres fines ou naturelles sont formées au cours du cycle géologique terrestre. Aujourd'hui, les minéralogistes distinguent trois types de roches :

— Les roches magmatiques. Elles sont formées au cours du refroidissement d'un mélange fondu appelé magma. Elles se différencient au cours de leur refroidissement. Ce sont des roches plutoniques si la cristallisation se fait à plus de deux kilomètres de profondeur ; des roches volcaniques lorsque le magma arrive à la surface.

— Les roches sédimentaires. Elles proviennent de l'altération puis de l'érosion des roches préexistantes, du transport des débris et de leurs dépôts.

— Les roches métamorphiques. Elles sont le résultat de la transformation de roches solides, modifiées dans leur structure par la pression et la température.

1. C'est-à-dire huit facettes.

Les pierres précieuses peuvent être formées de chacune de ces façons [1].

Les pierres fausses sont, en cette fin de XIXe siècle, faites en verre. Ce terme désigne dans le Haut-Jura plusieurs types de pierres : le strass, le doublé, le fondu... Le strass est plus brillant que les autres pierres d'imitation. Il est actuellement fabriqué pour sa grande majorité en Autriche par l'entreprise Swarowski. Les doublés sont constitués d'un morceau de verre sur la table [2] duquel est collée une fine plaque de grenat qui va donner sa couleur à l'ensemble de la pierre. Parfois des morceaux de verre étaient fondus sur des moules et prenaient ainsi une première forme avant d'être taillés.

1.2. Pierres naturelles, pierres fausses et pierres synthétiques

André Billerey [3] découpe partiellement l'histoire du lapidaire haut-jurassien en cinq périodes correspondant chacune à un événement et à un type principal de pierres taillées :

— prospérité de la taille des pierres fausses avant la Révolution ;

— disparition partielle de la même activité durant la Révolution, *"sous le Directoire et au début de l'Empire"* ;

— expansion de la taille de la pierre fine entre 1815 et 1870 ;

— reprise du commerce des pierres fausses et difficultés pour les pierres fines en 1870 ;

— le travail de la pierre fausse fait place à celui de la pierre naturelle entre 1884 et 1914 ;

— en 1907, une crise frappe la lapidairerie avec l'arrivée des pierres synthétiques. D'après nos sources orales, les pierres synthétiques sont arrivées en grand nombre sur le marché après la seconde guerre mondiale. Un marchand-lapidaire rapporte qu'à cette époque :

> « Les pierres synthétiques étaient aussi chères que les pierres véritables. »

Tout comme les pierres fausses, les pierres synthétiques imitent l'aspect des pierres naturelles avec lesquelles elles partagent par contre la même composition chimique. Après des essais de production de rubis reconstitué, les recherches sur les pierres synthétiques se sont

---

1. W. SCHUMANN, *Guide des pierres précieuses, pierres fines et pierres ornementales*. Paris : Delachaux et Niestlé, p. 14.
2. C'est-à-dire la face supérieure de la pierre taillée.
3. A. BILLEREY, *Saint-Claude et ses industries*. Paris : Bibliothèque nationale, 1966.

orientées au XIXe siècle sur le rubis synthétique. Elles sont étroitement liées aux recherches menées par des chimistes sur l'augmentation de la puissance des fours électriques. Henri Moissan cherche à produire de petits diamants dans un four à arc à partir de carbone [1]. Mais c'est

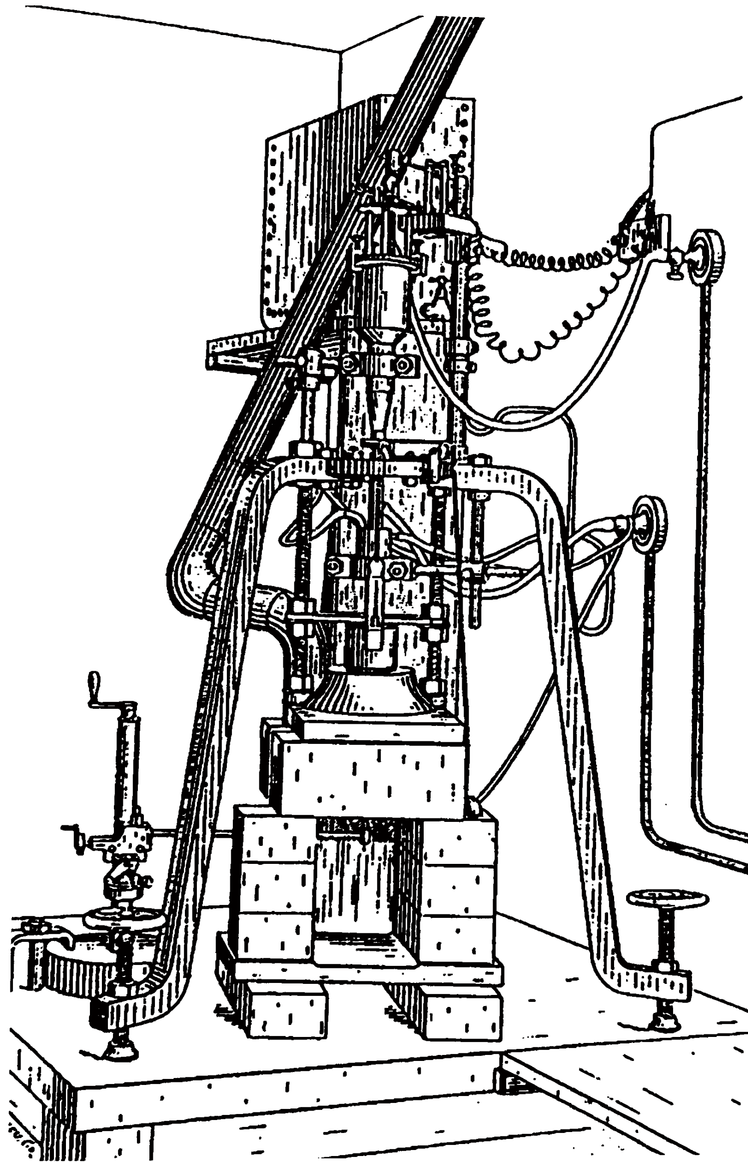


Illustration 1 : Chalumeau oxhydrique

à la fin du XIXe siècle qu'Auguste Verneuil met au point un « chalumeau oxhydrique » pour la fabrication de pierres synthétiques selon un pro-

1. H. MOISSAN, *Le Four électrique*. Paris : G. Steinheil, 1897.

cédé qui gardera le nom de son inventeur[1]. Depuis, d'autres procédés de production de pierres synthétiques ont été inventés tel que la dissolution dans un fondant ou la dissolution hydrothermale.

2. Une classification qui s'appuie sur une "science du concret"[2]

Pierres fausses, pierres fines, cristaux de roche, pierres naturelles, pierres synthétiques… Les types de pierres travaillées dans le Haut-Jura ont donc été nombreux.

TARIF DE FAÇON

pour Pierres Scientifiques

(Ouvriers travaillant à domicile)

APPLICATION 1er MAI 1942

Ce Tarif ayant été établi par les Délégués Patronaux et Ouvriers, il est de l'intérêt de tous de le faire respecter.
Il remplace les tarifs précédents.

Illustration 2 :
Tables de tarifs pour les pierres scientifiques. 1942 (collection particulière).

2.1. Des mots pour classer

Lapidaires et gemmologues utilisent des mots différents pour désigner les mêmes pierres.

Les artisans locaux possèdent plusieurs termes pour désigner les pierres naturelles : pierres fines, pierres semi-précieuses, pierres véritables, pierres précieuses. Le terme "pierre véritable" est utilisé pour désigner des pierres fines et précieuses. Les anciens lapidaires à domicile parlent de « scientifique » pour désigner les pierres synthétiques :

« A la vente on appelait synthétique mais le mot employé dans le pays c'était scientifique. »

1. A. Verneuil, *Mémoire sur la reproduction artificielle du rubis*. Paris : Gauthier-Villars, 1904.
2. Cl. Lévi-Strauss *La pensée sauvage*, Paris : Plon, 1985, p.3.

RUBIS - SAPHIRS ORIENT-RUBIS SIAM
SAPHIR CEYLAN -MONTANA
toutes formes et cabochons

	la grosse	
[illegible] à 7,99cts	la grosse(brut)	I248fr
8 à I5,99cts	-	I456-
	le carat	
I6 à I8,99-		3I2fr
I9à 24,99 -		290-
2 à 3, 99-	la douzaine	250-
4 à 5,99-	-	230
5 à 6?99-	-	I66-
7 à 9,99-	-	I46-
I0à I2,99-	-	I25-
I3 cts et plus	-	II5-

Taille de l'inde 25% en moins

BAGUETTES	La pierre
I,½ à 2,½ x Imm	3I,25
3 et 3,½ xImm	42,00
2 et 2,½ x I,½	37,50
3 et 3,½ x I,½	50,00
3 x 2	52,00
4 x 2	58,25
2 X 2½	37,50

Illustration 3 :
Tables de tarifs pour les pierres fines et demi-fines. 1947.
Collection particulière.

Certaines de ces appellations sont proscrites par les gemmologues comme « pierres semi-précieuses » qu'ils jugent trop dévalorisantes et qui signifiaient « pierres fines ». Ils désignent par « pierres précieuses » le diamant, l'émeraude, le rubis et le saphir, et par « pierres fines » toutes les autres gemmes.

Cette différence de classification a parfois été interprétée comme de l'ignorance. Ainsi, en 1830, Honoré Lançon s'étonne que les lapidaires ne soient pas également gemmologues :

> « J'avais remarqué que les lapidaires, qui du reste exécutent la taille et le poli avec tant d'habilité, ignoraient, pour la plupart, les caractères, les classifications minéralogiques des pierres précieuses, et les compositions des pierres artificielles. » [1]

1. H. Lançon, *L'art du lapidaire*. Paris : Garnier, 1830, p.V.

2.2. Rayures

Elle renvoie à une "science du concret" ancrée dans la pratique et l'action sur la matière, contrairement aux gemmologues qui classent ces mêmes pierres suivant leur origine et leur composition : corps natifs, sulfures, halogénures, oxydes, carbonates... C'est bien deux façons de relier la pierre au monde, de manière à faire sens, qui sont ici à l'œuvre.

Le premier test pratiqué par le lapidaire, pour reconnaître une pierre est de la frotter avec une autre pierre, déjà identifiée. La pierre la plus tendre sera rayée et classée par rapport à celle qui l'a rayée. La dureté est un moyen privilégié d'identification et de classement.

2.3. Le diamant / les pierres, les diamantaires / les lapidaires

Cette dureté est tout d'abord à l'origine d'une séparation très nette entre les lapidaires et les diamantaires.

Le diamant étant plus dur que toutes les autres pierres, il ne peut être taillé avec le même type de matériel. Il demande une plus grande vitesse de rotation des meules et par conséquent une plus grande quantité d'énergie. C'est la raison pour laquelle l'industrie diamantaire se serait historiquement installée à Saint-Claude, ville qui se situant dans une vallée, dispose de la force hydraulique.

La différence de dureté entre le diamant et les pierres précieuses a contribué à la séparation sociologique et identitaire [1] des deux professions, bien que des passages tant en termes de matériel, de savoir-produire que de production aient été mis en oeuvre [2]. Ainsi Lamoura

---

1. Ainsi que plus tard patrimoniale. On peut en effet remarquer qu'il y a une maison du lapidaire à Lamoura, tandis qu'il existe une maison de la pipe et du diamant à Saint-Claude.

2. Dans le département de l'Ain, la distinction entre lapidaires et diamantaires est moins tranchée que dans le département du Jura. Ces activités sont également directement liées historiquement à l'horlogerie et se réfèrent toutes à l'expérience horlogère dirigée par Voltaire à Ferney. Cependant, les distinctions relevées dans le texte qui suit sont proches de celles soulignées par les Jurassiens qui s'appuient sur la dureté des pierres et l'adaptation de leur matériel à ce trait particulier. « L'outillage employé dans la lapidairerie et la diamantairerie est identique dans son principe : une meule horizontale en matière plus ou moins résistante, enduite de poudre de rubis ou de diamant et à laquelle on imprime un mouvement de rotation plus ou moins rapide selon qu'il s'agit de tailler ou de polir des pierres dures ou tendres, des pierres fines ou des pierres fausses, des pierres scientifiques ou de diamant », Michel Pinier, "La lapidairerie et la diamanterie dans le pays de Gex", *L'illustration économique et financière : Le pays de Gex*, [1922], p. 10-11.

possédait une diamanterie. L'atelier Gauthier-Forestier (de 1922 à 1952) taillait non seulement des pierres précieuses, mais également le diamant. La réponse aux besoins énergétiques fut alors apportée par une machine à vapeur. Avec l'arrivée de la puissance électrique, certains artisans-lapidaires ont taillé aussi bien le diamant que des pierres de toutes sortes [1].

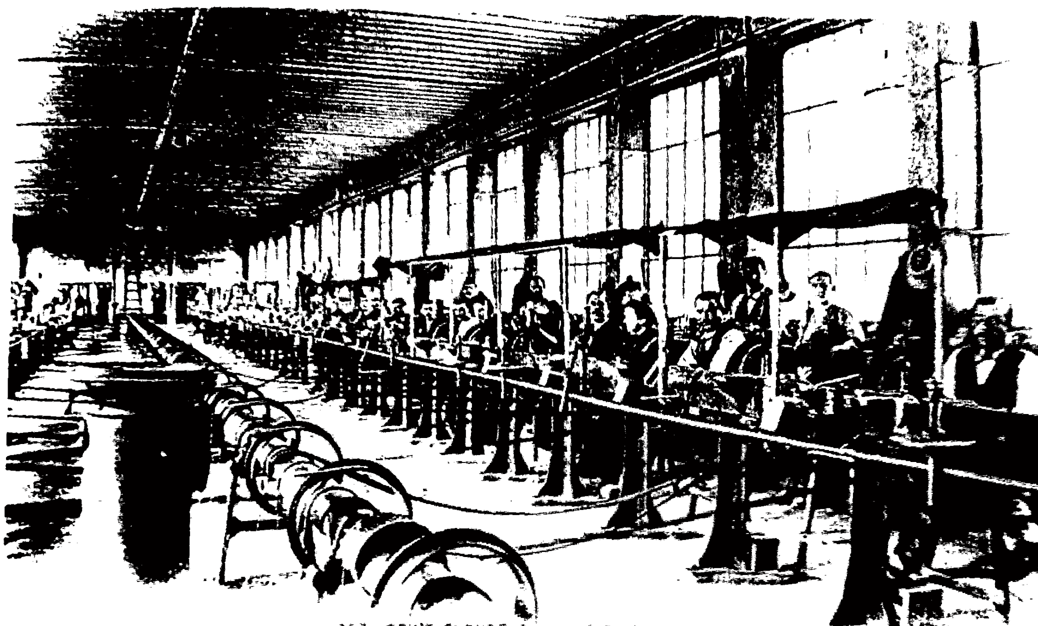


Illustration n° 3.
Taillerie de diamants à Saint-Claude.
Collection particulière.

2.4. Pierres fausses / pierres naturelles

Dans leurs discours, les lapidaires assimilent les pierres fausses à des pierres tendres. Un ancien artisan décrit ainsi une meule présente dans l'atelier de ses parents :

> « Il y avait des meules de carborudum très fines qui ont servi, ils mettaient une pâte dessus et puis ça servait pour le polissage mais on s'en est jamais servi, c'était je crois pour de la pierre très tendre, de la pierre fausse. » (Un lapidaire à la retraite.)

1. La mise-en-patrimoine n'a pas pris la mesure de ces changements de réseau productif.

De même, un ancien mécanicien précise qu'il fallait adapter le matériel à la taille du cristal (ou verre) dont « la matière n'est pas la même » que celle des pierres « car le cristal est plus tendre, moins dur ».

Une distinction est donc opérée entre les pierres naturelles et les pierres fausses principalement faites de verre. Si cette distinction est identique à celle des gemmologues, elle ne repose pas sur les mêmes critères : pour les uns le caractère distinctif est la dureté (lapidaires), pour les autres l'origine naturelle ou artificielle (gemmologues).

2.5. Pierres fausses / pierres naturelles / pierres synthétiques

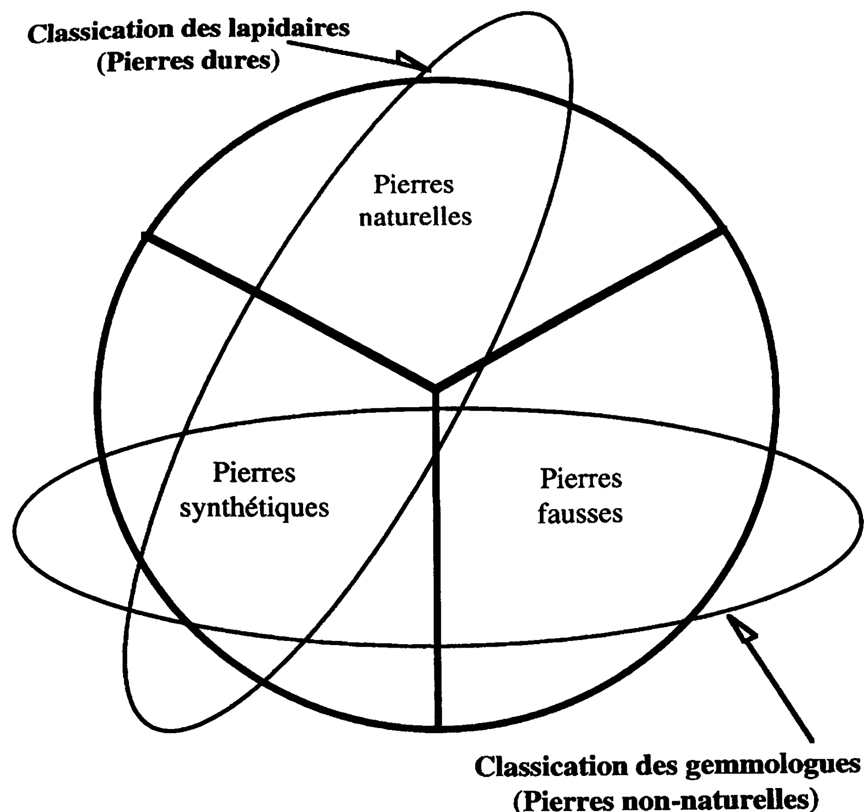
L'arrivée, à la fin du XIXe siècle, de la pierre synthétique introduit un élément supplémentaire dans la classification locale. Elle va surtout bouleverser la correspondance entre les classifications opérées par les lapidaires et celles faites par les gemmologues, révélant leur différence de critères sous une apparente similitude. Les pierres synthétiques, contrairement au verre coloré, possèdent toutes les particularités chimiques des pierres naturelles, mais elles sont des pierres d'imitation puisque non-naturelles.

Les lapidaires, privilégiant la dureté comme principe de classement, vont les considérer comme plus proches des pierres naturelles que du verre. Ils les désigneront avec des noms empruntés aux pierres naturelles. Un corindon rouge sera, par exemple, appelé « rubis synthétique » par les lapidaires. Les gemmologues s'appuyant sur l'origine des pierres, les classent dans les pierres d'imitation. Ainsi, ils nommeront la même pierre : « corindon synthétique de couleur rubis ».

3. Pierre dure et pierre naturelle ?

Ce qui constitue le fil rouge de notre texte — le titre s'en veut le signe, le lecteur dans sa lecture nécessairement attentive n'aura pas manqué de le noter — c'est bien l'activité de classification : du dur et du moins dur…

A son terme, nous nous retrouvons avec un « rubis synthétique » et un « corindon synthétique de couleur rouge ». Une pierre dure et une pierre non-naturelle. Mais quel sens donner à ce « et » ? S'agit-il de deux objets différents ? Ou bien d'un seul objet qui serait « vu », pensé différemment selon des acteurs qui ne viendraient en rien troubler ce qu'est son être lui même.



Les classifications des pierres
par les lapidaires et les gemmologues

C'est bien cette question sur laquelle nous butons à la fin de notre article : avons-nous à faire ou non au même objet ? Sans aucun doute si nous faisons œuvre de ce que les historiens appelleraient un anachronisme — expliquer un fait par un facteur qui n'existe pas à l'époque considérée — et que nous pourrions nommer, par analogie, anachronisme synchrone : expliquer — ou plutôt expliciter — un objet par des raisons qui ne sont pas mises en œuvre par les acteurs qui le manipulent [1]. Manifestement pour les lapidaires, il s'agit d'un « rubis

1. Sur ce principe *cf.* par exemple notre critique de l'ouvrage de Peter Lazslo. N. Barbe, "Compte rendu de Pierre Laszlo, Chemins et savoirs du sels." Paris Hachette. *Journal of Salt-History* (7), 1999, p. 135-137. Il est parfois surprenant que certains ethnologues ou sociologues du contemporain, puissent à ce point faire œuvre d'anachronisme en conjoignant des réseaux de signification différents, sans

synthétique » tandis que pour les gemmologues, nous avons bien à faire à un « corindon synthétique de couleur rubis » ; l'irréductibilité de ces deux objets ne tenant pas tant à une irréductibilité de pensées qu'à une irréductibilité des éléments mobilisés pour la classification[1]. Que faire pour un lapidaire des structures cristallines chères au gemmologue ? Que peut importer pour un gemmologue un type de taille ou une sorte de meule ?

Notre question, si nous prenons les différents acteurs sociaux au sérieux, revient à s'interroger sur l'activité classificatoire et sur les outils qu'elle mobilise pour ce faire. D'un côté une mise en relation entre des qualités de pierres à tailler, le type de taille à effectuer, le matériel à mobiliser et mobilisable, de l'autre entre une théorie de la composition des corps, des composants et une histoire originaire. L'activité classificatoire, plutôt que révélation d'une chose en soi, est une opération d'attribution d'une position qui est un noeud d'interrelations entre des buts, des outils, et une matérialité. On pourrait nous objecter que la pierre est bien là, sous nos yeux, matérielle. Mais c'est bien cela que nous disons : elle est bien réalité matérielle tant pour les lapidaires qui la taillent que pour les gemmologues qui la classent.

Il resterait peut-être à trouver un lieu d'expérimentation où ces deux objets se rencontrent… Le musée ? Celui-ci le plus souvent invite à un rapprochement au cours de la visite mais évite de confronter réellement les points de vue. Il nous présente d'un côté des pierres placées dans des étuis à destination des minéralogistes[2]. De l'autre il met en

---

liens entre eux. Les microbes n'existent pas tant que nous ne les avons pas découverts, puisqu'ils ne sont pas au principe de notre action ou de notre volonté d'action sur le monde. « On n'agit pas au-delà de ce que l'on sait, on ne sait rien qui excède ce que l'on fait » écrit Michel CALLON, "Sociologie des sciences et économie du changement technique : l'irrésistible montée des réseaux technico-économiques ", dans *Ces réseaux que la raison ignore*, Paris : L'Harmattan, p. 53-78.

1. Lorsque nous parlons d'irréductibilité des éléments mobilisés pour classer ce n'est pas un par un mais bien l'unité singulière d'un réseau car le gemmologue parle bien de dureté. Cependant il ne la met pas en relation avec un processus productif mais avec une classification des pierres entre elles.
2. D'ailleurs au Musée du Lapidaire de Lamoura, les pierres sont présentées dans trois vitrines qui reprennent la classification des gemmologues : pierres naturelles, pierres fausses et pierres synthétiques.

scène des outils locaux destinés à travailler. Double réduction. La classification des gemnologues est présentée dans les outils qui ont conduit à la dresser, les outils des lapidaires sont présentés sans la classification à laquelle leur mise en action a donné lieu. La première, validée par une science sans outils, apparaît comme porteur d'une valeur de généralité dans laquelle viendraient se loger, comme privés de science, les seconds.

Peut-être l'industrialisation du lapidaire, par la mobilisation des outils de la chimie dans ses processus productifs, constituerait le lieu à explorer de la mise en relation de ces deux objets réunis dans une même matérialité.

Bibliographie [1]

ANTOINE, Ph. — 1949, L'industrie de la pierre précieuse dans le Jura, *Annales de géographie* (310), p. 126-131.

AUDIGANNE, A. — 1859, Les lapidaires de Septmoncel : une tribu industrielle dans le Jura, *Revue des deux mondes*, XXI, p. 375-401.

AUDOYNAUD, P., MEUNIER, M.-P. — 1993 *La famille et la transmission des savoir-faire lapidaires haut-jurassiens*. Mémoire de licence de sociologie, Faculté des lettres et des sciences humaines de Besançon.

BARBE, Noël, LIOGER, Richard — 1999a, *Les industries jurassiennes. Savoir-faire et coopération*. Bern : Peter Lang.

— 1999b, Du jouet en bois au jouet en plastique. Innovations et culture technique dans l'Arc jurassien, dans C. BROMBERGER et D. CHEVALLIER, *Carrières d'objet*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme ; p. 43-58.

BILLEREY, A. — 1966, *Saint-Claude et ses industries*. Paris : Bibliothèque nationale.

BOURQUIN, Martial, ROYER, Claude — 1990, Portrait d'une ouvrière lapidaire à domicile : Approche d'un métier en voie de disparition, *Connaissance de la Franche-Comté : Le Parc naturel du Haut-Jura : son milieu naturel, son histoire et ses activités*, Centre universitaire d'études régionales, Université de Franche-Comté.

BURDET, G. — 1925, *Etude historique sur la pénétration et le développement de l'industrie lapidaire sur le plateau de Septmoncel et dans la région de Saint-Claude*. Morez : imp. Albert Roussel.

1. Ne figurent ici que les ouvrages concernant l'industrie lapidaire dans le Jura. On trouvera une liste plus nombreuse de publications sur la taille des pierres en général dans l'ouvrage de Noël Barbe et Richard Lioger cité plus haut. Les références des ouvrages cités dans le texte, ne portant pas sur le lapidariat haut-jurassien, sont données dans les notes de bas de page.

CHAUDAT, Philippe — 1992, *Les lapidaires du Haut-Jura : chaîne opératoire et structures sociales*. Musées des Techniques et Cultures comtoises, Région de Lamoura.
— 1993, Les lapidaires du Haut-Jura, *Métiers d'arts* (49), Hors série : Franche-Comté, p. 34-39.

DALLOZ, E. — 1925, Les industries lapidaires et diamantaires, *L'illustration économique et financière*, n° spécial : Le Jura, supplément au numéro du 13 juin 1925, p. 95.

DUHEM, Gustave — 1963, Lamoura, dans M. BERTHET, J. BRELOT, G. DUHEM, *A travers les villages du Jura*. Vol. hors série de la Société d'émulation du Jura. Lons-le-Saunier : imp. M. Declume, p. 473-592.

FORESTIER, Marc — 1995, Les métiers d'art dans le Parc naturel régional du Haut-Jura, dans N. BARBE (éd.), *Arts, métiers, culture technique et dévelopement local.* Actes du colloque d'Arc-et-Senans (19-20 octobre 1994). Salins-les-Bains : musées des Techniques et Cultures comtoises.

GAUTHIER, Z. — 1949, Les lapidaires du Haut-Jura, *L'opinion économique et financière*, édition illustrée : Franche-Comté (2), p. 163.

JUHAN, G. H. — 1949, La taillerie du diamant à Saint-Claude et dans le Jura, *L'opinion économique et financière*, édition illustrée : Franche-Comté (2), p. 164.

LIOGER, Richard — 1989, *Pré-enquête pour un musée du Lapidaire « à la ferme »* :. Lajoux : Parc naturel régional du Haut-Jura.



Eglise Jeanne-d'Arc, à Besançon (Bregille) en septembre 1956
(dessin de l'abbé Garneret, *Barbizier*, 1957).